

## Conférences de “La Maison du Duke”

Lundi 4 Juin 2012: “BARNEY BIGARD”, par Marc RICHARD.

compte rendu par Michel Mardiguan

20h30; je quitte le Cloître des Bernardins, les oreilles encore pleines de Bigard, des solos de Bigard, de ses trouvailles musicales, de ses tours de mains et de la prodigieuse empreinte de son passage chez Ellington. Je croyais assez bien connaître le personnage, mais Marc Richard m'a appris que j'étais loin du compte. En 1h1/2 de causerie captivante, pimentée de ses propres talents de musicien et de sa gouaille proverbiale, Marc a illustré pour nous l'originalité de Bigard de manière agréable, accessible, jamais ennuyeuse et pourtant très technique.

L'apprentissage de la clarinette, pour Barney, se fit avec le meilleur maître que l'on pouvait trouver à la Nouvelle-Orléans d'alors: Lorenzo Tio Jr, qui fut aussi, et quasiment en même temps celui de Jimmy Noone et Albert Nicholas, et un peu plus tard d'Omer Simeon.

Curieusement, alors que c'est la clarinette qu'il avait appris, c'est au saxo alto que Bigard commença réellement une carrière. Explication de Marc: c'était le début de l'engouement pour cet instrument, qui devenait vraiment à la mode: plus éclatant, plus de volume et de présence, c'est lui qui permit à Barney d'acquérir une certaine réputation, d'autant qu'il avait formé avec Albert Nicholas un duo de saxophones qui avait un certain succès, utilisant abondamment la vélocité spectaculaire, inconnue jusqu'alors, que permettait l'instrument, y compris les effets du “slap tongue” (claquement de langue sur l'anche) qui faisait toujours un tabac.

Mais après ses premiers succès, Bigard ayant rejoint en 1926 l'orchestre de King Oliver à Chicago, c'est ce dernier qui l'encouragea à reprendre l'instrument de ses débuts, la clarinette. On connaît la suite: le bassiste Wellman Braud ayant entendu Bigard le fit entrer chez Ellington, alors en pleine ascension (Ref. 1).

Après une première écoute de Bigard chez le Duke (“*Hot and Bothered*”), Marc nous décrit quelques “trucs” caractéristiques de Bigard: le glissando qu'il pratique constamment, et avec une telle adresse qu'on peut confondre parfois ses glissades éblouissantes avec des traits joués en staccato à toute vitesse, les rendant encore plus spectaculaires. Autre signature technique caractéristique de Bigard, l'usage fréquent d'intervalles de sixte et de neuvième. Tous ces détails sont ponctués de brèves démonstrations où le conférencier, prenant sa clarinette et joignant le geste à la parole, nous montre ce qu'il avance.

Bien sûr, l'écoute du “*Tiger Rag*” de Duke avec son orchestre du Cotton Club, nous montre la part belle faite à Bigard et à la virtuosité ahurissante de ses glissandos d'une mise en place diabolique. Le chef a parfaitement compris (Ref.2) comment mettre en valeur un talent qui ne demandait que ça.

Ensuite, c'est à la couleur de la palette harmonique de Duke et la part qu'y prenait Bigard que l'orateur nous invite à prêter l'oreille. Quoi de plus simple que le “*Mood Indigo*” première version (1930)? Il y en eut bien d'autres, mais celle-ci est exemplaire du mariage réussi entre l'audace de Duke, qui ne se recopie jamais, ne s'installe jamais dans des clichés, et l'économie de moyens dont Barney, qui n'en manque pas, sait faire preuve quand il juge que la sobriété est de mise. Et Marc nous dissèque la construction étonnante du morceau:

L'étagement des voix d'abord: tout est à l'envers de ce qui se ferait d'habitude. Le trombone expose dans le registre aigu, sur une portée, sa voix serait la plus haute. A l'inverse, la clarinette est dans l'extrême grave (le registre chalumeau).

Ensuite, le clarinettiste en fait le moins possible, se concentrant sur la rondeur d'un son boisé, et ne se permettant qu'une petite gâterie - un rafraîchissant glissando - à la fin du pont. Bref ils font tout sens-dessus-dessous et ça marche, c'est même superbe.

Puis c'est “*Clarinet Lament*”: appuyé sur les mêmes harmonies que “*Basin Street Blues*” (en fait le Rêve d'Amour de Lizst) et construit comme un véritable concerto pour clarinette, il se conclut par des riffs où l'orchestre, se consacrant entièrement à la mise en valeur du soliste, le conduit comme un prince vers une coda flamboyante.

Marc conclut la causerie en nous faisant écouter “*I Know That You Know*” avec Rex Stewart (cornet) et Django Reinhardt. Sur un thème où Jimmy Noone avait déjà placé la barre très haut dans une célèbre version (1928), Bigard nous propulse encore au delà par une interprétation fulgurante, au point qu'il semble inspirer Rex qui enchaîne sur un solo qu'on dirait presque écrit pour une clarinette. Ce chorus de Rex fera date, certains trompettistes qui l'avaient entendu à l'époque ne s'en étant remis que difficilement.

Cette remarquable conférence se termine en causant un peu boutique, sur les mérites comparés de la clarinette système “Albert” auquel Bigard est resté fidèle toute sa vie.

Merci Marc, merci à “La Maison du Duke”, et un seul regret: il m'a semblé qu'il y avait bien peu de musiciens dans l'assistance, où j'ai quand même aperçu Michel Bonnet, Claude Carrière, Dominique Vernhes, Georges Billecart (pardon à ceux que je n'ai pas vus).

Michel Mardiguan

### Références.

- 1) “*With Louis and the Duke*”. Mémoires de Barney Bigard. Oxford Press, 1980
- 2) “*Les clarinettistes de l'école créole de la Nouvelle-Orléans*” (M. Mardiguan, Article dans *Jazz Classique* N°12, Sept. 2000).